



Epuisés depuis longtemps, les albums seventies des Beach Boys, parmi lesquels plusieurs chefs-d'œuvre mineurs, retrouvent enfin la lumière. Une occasion de découvrir que l'astre *Pet sounds* compte de scintillants satellites.

Musicalement, la décennie 60 des Beach Boys s'acheva de la plus belle façon possible, par un flamboyant *Cabinessence* réchappé des sessions maudites de *Smile* pour échouer en toute fin de l'album *20/20*, patchwork d'anciennes sessions et de nouveaux titres destiné à clôturer le contrat du groupe avec son label historique, Capitol Records. Musicalement, donc, ce petit trucage permit aux Beach Boys de sortir la tête haute d'une époque dont ils n'étaient plus, loin s'en faut, les maîtres. Erotique, l'année 69 ? Pas pour tout le monde. A l'heure où des demi-dieux nommés Jim Morrison ou Hendrix culbutent le rock, la famille Wilson et Cie a toujours l'air de sortir du catéchisme, cultivant cette image sans relief d'Américains moyens que tout, pourtant, concourt de l'intérieur à fendiller. La folie dans laquelle s'est progressivement cloîtré le prodige Brian Wilson, la présence maléfique et quotidienne des drogues, alcools et dépendances diverses, la ringardise qui les rattrape à mesure que le succès s'éloigne (depuis *Good vibrations*, aucun titre n'a vraiment cassé la baraque) sont autant de symptômes alarmants d'une inexorable gangrène. La distorsion n'a jamais été aussi marquée entre le groupe de benêts qui sévit alors sur les planches et les écrans (Mike Love et le suppléant Bruce Johnston rivalisent de cabotinage) et le génie impuissant qui croupit dans sa chambre, donné pour quasi comateux, assommé par les charges combinées

arrière-saison

de la chimie et de son propre démon familial et artistique. Bref, quand en 1969 les Beach Boys s'en vont réactiver leur label Brother Records (en sommeil depuis deux ans), pour tenter de donner un nouvel essor à leur carrière, l'horizon devant eux n'a jamais été aussi encombré, à tel point que personne ne donne cher de leurs vieilles peaux cornées par le soleil californien, une fois franchies les rives de la prochaine décennie. Commercialement parlant, les dix ans qui vont suivre constituent effectivement un vrai désastre et il faudra avoir recours à des compilations des premiers hits surf (*Endless summer*, *Spirit of America*) pour que le nom des Beach Boys réapparaisse artificiellement dans les hit-parades. En revanche, certains de leurs disques les plus attachants sortiront durant cette période, à commencer par le premier d'entre eux, *Sunflower*, publié en août 1970 et reconsidéré avec le temps comme l'un des satellites les moins indignes de l'astre *Pet sounds*. Comme en témoigne la pochette, un Brian Wilson replet et joufflu a de nouveau rejoint le clan et il règne sur cette époque un faux air d'insouciance retrouvée et de quiétude domestique, qui rejaillit sur la musique suavement laid-back, à l'écriture de laquelle participe chacun des membres dans un même élan collectif.

Cette harmonie de façade, particulièrement radieuse sur le bouillonnant *This whole world* signé Brian, parvient à colmater les blessures sans les refermer et confère à ces instants suspendus l'allure d'une parenthèse enchantée. Sur *Add some music to your day*, les Beach Boys accèdent même ensemble à la béatitude sous la forme d'un pont gracieux (entre 2'16" et 2'26") qui compte parmi les grandes réalisations de l'architecte Wilson. A noter également la présence sur deux titres de l'arrangeur français Michel Colombier, fraîchement débarqué à Hollywood, qui signe d'amples orchestrations de cordes et apporte (notamment sur *Our sweet love*, la plus élaborée des compositions de Brian, ouvertement dans la lignée de *Pet sounds*) une touche de féerie supplémentaire. La bonne idée, c'est d'avoir pour la présente édition couplé *Sunflower* avec son successeur, *Surf's up*, l'autre grand chantier lumineux entrepris dans la foulée et dévoilé en 1971. L'un se terminait par l'apesanteur amniotique de *Cool, cool, water*, l'autre s'ouvre par le contemplatif et tout aussi aquatique *Don't go near the water*. Les préoccupations écolos du groupe dominant à l'époque les sujets toujours un peu naïfs des chansons, tandis que la musique semble plus que jamais avoir été composée sur un nuage, exécutée par des

instruments en coton, surveillée par des anges. Nimbées d'un halo protecteur qui nous les renvoie intactes trente ans après, quand tant de leurs contemporaines nous paraissent flétries et dégoûtantes, les chansons de *Surf's up* possèdent un ensorcelant charme qui est aussi un peu celui de leur désuétude. Les compositions de Carl Wilson notamment (*Long promised land*, *Feel flows*) rougissent d'un tel désir de se mesurer à celles de Brian que la traditionnelle pâleur du cadet laisse poindre un tempérament nouveau qui encouragera celui-ci à prendre les commandes du groupe dans les mois suivants. Succession bucolique de vallons aux pentes douces et de clairières verdoyantes, *Surf's up* débouche quand même sur deux imposantes cathédrales. Les deux compositions de Brian, qui n'a pris part à l'album qu'en pointillé, à savoir le bouleversant *'Til I die* où il métaphorise sa dérive mentale ("Je suis un bouchon sur l'océan, flottant sur une mer déchaînée, je suis une feuille par grand vent, je serai bientôt arraché") et *Surf's up*, une autre de ces symphonies de poche coécrites avec Van Dyke Parks et sauvées du naufrage *Smile*, surgissent en fin d'album et font quand même un peu d'ombre autour d'elles. Mais *Surf's up* est un bulletin de santé falsifié. En réalité, la voix de Brian que l'on entend sur la chanson date d'une prise de 1967 réalisée pour un show télé de Leonard Bernstein, car en 1971 l'aîné des Wilson n'est plus du tout étanche. Au cours des années suivantes, il restera couché le plus clair du temps, abruti pas les tranquillisants, épaissi de mauvaise graisse et vidé de toute espèce de lucidité. Durant ces années d'extrême violence pour le clan (qui doit aussi faire avec la fragilité romantique et les fréquentations douteuses de Dennis), les Beach Boys serrent leurs rangs et Carl prend le gouvernail pour tenter de traverser la tempête sans trop de dommages. En 1972 sort le très anodin *Carl & The Passions – so tough* (titré d'après l'une des premières formations pré-Beach Boys datant du collège), une tentative de retrouver la candeur originelle des jours heureux, qui n'a pas beaucoup gagné en substance avec le temps en dépit de quelques rares éclairs, dont l'irradiant *All this is that*. A l'époque, *Carl & The Passions* était vendu avec un exemplaire de *Pet sounds* en bonus, un bel exemple de marketing masochiste. Plus consistant, *Holland*, enregistré comme son nom l'indique

Il règne sur cette époque un faux air d'insouciance retrouvée et de quiétude domestique, qui rejaillit sur la musique, suavement laid-back.

dans la campagne néerlandaise, s'éloigne encore un peu plus des canons de *Pet sounds/ Smile* pour donner dans une espèce de country-folk à consonance soul. Il faut dire que deux musiciens extérieurs ont rejoint le groupe depuis fin 1971 pour compenser, notamment, le départ de Bruce Johnston. Il s'agit des Sud-Africains Blondie Chaplin et Ricky Fataar, ex-membres de The Flame, une impeccable rythmique funky appelée à l'occasion pour les voix lead et capable donc de faire se confondre les Beach Boys avec Average White Band. Brian, qui a participé de loin et du bout du piano à l'écriture de *Holland*, offre en bonus avec l'album un "Conte de fées à écouter dans le noir", intitulé *Mt. Vernon and Fairway*, un genre de *Pierre et le loup* lo-fi franchement anecdotique mais tout de même rajouté ici. Ce sont ensuite les Beach Boys tout entiers qui se retrouvent

plongés dans le noir après le nouvel échec de *Holland*. Un black-out de trois ans qui s'achève en 1976 par l'effroyable campagne "Brian is back" et par la sortie du rétrograde album *15 big ones* que

Brian Wilson, effectivement revenu à la vie mais dans un état végétatif, produit avec une paire de mouffles et pas un doigt d'inspiration. L'album suivant, *The Beach Boys love you*, est plus intrigant. Peter Buck de REM, qui signe les notes de pochettes de cette nouvelle édition, clame qu'il s'agit de son album préféré des Beach Boys. C'est très exagéré (comme si on proclamait *New adventures in hi-fi* chef-d'œuvre de REM), mais *Love you* est un disque tellement modeste et largué (on est en 1977, autrement dit ailleurs) qu'il en devient touchant. Il faut pourtant passer outre d'assez médiocres arrangements de synthés pour découvrir, sous la relative indigence de cette production grisâtre, quelques-unes des plus gracieuses parties vocales des Beach Boys seventies. Puisqu'il faut endurer le supplice jusqu'au bout, cette collection fait également ressurgir du caniveau – où l'histoire avait pris soin de les laisser – quatre autres albums parus jusqu'en 1985. Il s'agit, pour information, de *M.I.U. album* (un marshmallow vaguement audible), *L.A. (Light album)* et des impayables *Keepin' the summer alive* et *The Beach Boys*. Mais ceci est définitivement une autre histoire.

Christophe Conte

Tous les albums sont réédités chez Capitol/Emi.